Nagyszombat (Trnava) et la culture baroque européenne

Endre Angyal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/baroque/493>

DOI : 10.4000/baroque.493

ISSN : 2261-639X

Éditeur :

Centre de recherches historiques - EHESS, Éditions Cocagne

Édition imprimée

Date de publication : 20 janvier 1976

ISSN : 0067-4222

Référence électronique

Endre Angyal, « Nagyszombat (Trnava) et la culture baroque européenne », *Baroque* [En ligne], 8 | 1976, mis en ligne le 30 avril 2013, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/baroque/493> ; DOI : 10.4000/baroque.493

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Tous droits réservés

Nagyszombat (Trnava) et la culture baroque européenne

Endre Angyal

Si nous voulons désigner et étudier la place dans l'histoire de la littérature et la civilisation baroques européennes de la ville de Nagyszombat, il nous faut penser d'une part à l'*université*¹ fondée en 1635 par Péter Pázmány, archevêque d'Esztergom et cardinal (les cours ne commencèrent que l'année suivante ; la Faculté de Droit fut inaugurée seulement en 1667²), d'autre part à l'*imprimerie* universitaire établie en 1644³ et en troisième lieu à l'*église* jésuite (qui devint plus tard universitaire), construite de 1629 à 1636, sur commande du palatin Miklós Eszterházy, par les architectes Antonio et Pietro Spazzo⁴. Au cours de l'époque baroque, donc aux XVII^e et XVIII^e siècles, ce sont ces trois facteurs qui assurent le large rayonnement de Nagyszombat. Si, par exemple, nous examinons la carte – dessinée par Imre Wellmann à l'intention de la synthèse de Andor Pigler – des monuments baroques notables de la Hongrie ancienne⁵, nous pouvons constater que le premier centre artistique baroque s'est développé dans le quadrilatère Nagyszombat-Pozsony (Bratislava)-Sopron-Győr, son influence s'étendant aux *comitats* de Trencsén et de Vas, tandis que l'autre foyer se forma autour de Buda, mais seulement au XVIII^e siècle, après la libération des régions centrales du pays de sous la domination ottomane.

1

Un facteur de poids est le polyglottisme de l'université et de la vie culturelle de Nagyszombat. Štefan Zlatoš, le chercheur slovaque de haute objectivité constate pertinemment que Pázmány avait destiné son université non à une seule nation, mais à toutes les nationalités de la Hongrie à l'époque⁶ et que, au cours du XVII^e siècle, on y vit apparaître, aux côtés des étudiants hongrois, allemands et slovaques, d'autres - roumains, sud-slaves et ukrainiens aussi⁷. Parmi les étudiants, professeurs, les directeurs de l'imprimerie, nous pouvons relever les noms prestigieux de nombre de figures marquantes du baroque littéraire de l'Europe centro-orientale : les Hongrois Ferenc Faludi et László Amade, le Slovaque Štefan Selecký les Croates Juraj Habdelić et Antun Kanižlić. Cependant, les rapports sont étroits non seulement avec le centre et l'est, mais aussi avec l'ouest du continent. Nous parlerons de tout cela, entre autres du stoïcisme tardif de cet « été stoïcien de la Saint-Martin » d'un si grand intérêt et dont les représentants avaient, selon József Turóczi-Trostler, leur centre à Nagyszombat. Indirectement et directement, ils sont en relations avec les sources fertiles de l'Europe catholique, Madrid, Rome, Cologne, Bruxelles, Vienne, Graz, Prague »⁸.

2

*

Tibor Klaniczay considère le stoïcisme comme idéologie du maniérisme⁹. Effectivement, si nous sondons l'*ambiente* de Nagyszombat au XVII^e siècle, nous découvrons encore nombre d'éléments maniéristes. Commençons par les beaux-arts. « Les caractéristiques du maniérisme sont rendues par l'autel de l'église jésuite de Nagyszombat, plus précisément par l'immense retable qui ferme jusqu'au baldaquin le chœur. Cet ouvrage est dû au menuisier viennois Balthasar Knilling qui y travailla de 1637 à 1640, et il fut orné de quelque quarante statues de Veit Stadler »¹⁰. Nous pouvons également taxer de maniériste la décoration à stucages de cette église et les tableaux de dimensions moindres qui y furent intercalés. Il est vrai que le retable fut très populaire sous le baroque aussi – Victor-Lucien Tapié et ses disciples ont consacré un excellent ouvrage à son extension en Bretagne¹¹ –, mais cela ne remet pas en question le fait que le baroque nagyszombati du XVII^e siècle comporte encore bien des éléments maniéristes. Faisons remarquer à cette occasion que, selon Gustav René Høeke, le baroque ne serait autre que le croisement de composants maniéristes et classicistes¹².

3

Les limites ne peuvent être établies à une année près, les éléments ne peuvent être déconnectés et présentés dans leur pureté originale, mais les interférences, les entrelacements, ne sauraient être niés. Voici, dès l'abord, l'*emblématique* si prisée par le maniérisme : elle continue opiniâtement à survivre à Nagyszombat. En 1680, Gábor Hevenesi – dont nous parlerons plus amplement encore publie un ouvrage emblématique sous le titre *Succus prudentiae*, et celui-ci sera réédité en 1690 et en 1701 aussi. Quant à Gábor Szerdahelyi, le disciple du grand théoricien espagnol de l'emblème, Saavedra, il sortira son ouvrage *Meteorologia Philosophico-Politica* au début du XVIII^e siècle (1702).

4

La popularité de l'emblématique est également démontrée par son expansion dans les environs de la ville. Le curé, puis chanoine, Pál Jedlicska (1844-1917) s'est grandement intéressé, au tournant de notre siècle, aux monuments historiques et culturels de la région des Petits-Carpates. Il nous a révélé que la bibliothèque paroissiale de Alsódiós (Dolné Orešane) conservait l'édition latine de 1687 du *Mundus symbolicus*, recueil d'emblèmes de Filippo Picinello, tandis que la cure de Szomolány (Smolenice) possédait une édition du XVIII^e siècle de Saavedra¹³.

5

Picinello – né en 1604, à Milan, et auteur de nombre d'œuvres en italien – est un intéressant représentant de la tradition maniériste encore inspiratrice au XVII^e siècle. Son *Mundus symbolicus* traduit en latin et publié en 1687 à Cologne est un énorme recueil d'emblèmes ; il comporte plus de mille pages¹⁴. La signification emblématique des phénomènes célestes (ciel, lumière, aurore, Soleil, étoiles, etc.), des phénomènes terrestres (feu, cendres, pluie, glace, foudre, eau, montagnes, etc.), des dieux et des hommes, des édifices et des statues, des instruments de travail, des lettres, des chiffres, des armes, des instruments de musique, etc., y est développée. Les citations sont nombreuses, non seulement à partir des poètes latins de l'Antiquité et de l'humanisme, mais aussi – dans leur texte italien original – du si populaire Cavalier Marin, et d'autres poètes du *Seicento*. La présence de ce livre dans l'aire nagyszombatiennne démontre les corrélations européennes à l'arrière-plan de l'« été stoïcien de la Saint-Martin » et fournit l'explication de la survie tenace des éléments maniéristes dans l'art baroque de la Hongrie occidentale d'autrefois. Si nous examinons le baroque du XVII^e siècle à Sopron ou à Győr, nous y rencontrons toujours ces composants maniéristes, par exemple, dans les petits tableaux en médaillon de l'escalier de la maison conventuelle bénédictine de Győr, œuvres qui peuvent être, à juste titre, considérées comme des emblèmes.

6

*

Tibor Klaniczay désigne Juste Lipse comme le grand propagateur du stoïcisme maniériste ; mais il nous avertit immédiatement que « le stoïcisme lipsien se transplante dans le baroque et sera le promoteur d'un courant fort populaire et à riche littérature de la religiosité catholique baroque »¹⁵. Nous pourrions nous référer aux Beaux-Arts aussi ; à

l'intérieur baroqué de l'église gothique Saint-Nicolas, à Nagyszombat, le chœur est entouré de sculptures datant des alentours de 1700 : ce sont des portraits des saints, mais, en même temps, les représentants des idéaux philosophiques du stoïcisme. Rien d'étonnant donc de constater que, dans les milieux de Nagyszombat du XVII^e siècle, Juste Lipse est particulièrement prisé, et qu'on lit, également, dans la traduction latine (1676) ou allemande (1679), l'*Ars semper gaudendi* du Belge Alphonsus Antonius Sarasa.

« Ce livre comptait parmi les lectures préférées de Leibniz, et, effectivement, sa conception présente de proches affinités avec la fiction leibnizienne du meilleur des mondes »¹⁶. » C'est József Turóczi-Trostler que nous venons de citer et il nous rappelle également que les auteurs stoïciens de Nagyszombat, pour la plupart, professeurs d'université, sont familiarisés avec l'univers de Leibniz¹⁷. Mais au congrès baroque de Lecce, Rosario Assunto a parfaitement démontré que Leibniz, ce « gran viaggiatore dell' Europa barocca » est, pour ce qui est de ses idées esthétiques, métaphysiques, politiques et religieuses, un représentant du monde baroque, et qu'il entretenait beaucoup de rapports personnels avec les figures marquantes, les phénomènes, les centres de celui-ci¹⁸.

Voici donc que, grâce aux représentants de l'« été stoïcien de la Saint-Martin », Leibniz se greffe aussi – au sens plus large du terme – sur la culture baroque nagyszombatiennne et centro-est-européenne, inspirée par celle-ci ! Dans ce contexte, de Sarasa (1618 1667) mérite aussi notre entière attention ; de fait, il n'est pas « Belge » comme on l'entend de nos jours, mais un Jésuite flamand d'origine espagnole, à la fois bon mathématicien et célèbre prédicateur qui œuvre à Gand, à Bruxelles, à Anvers¹⁹. Avec ce monde hispano-flamand, la ville hongroise a d'autres contacts aussi, à l'époque baroque, et nous y reviendrons au moment opportun.

7

*

Parmi les auteurs et les penseurs du stoïcisme tardif, Turóczi-Trostler mentionne György Rajcsányi, György Berzeviczy, Károly Enders, Gergely Hidi, Pál Somalovics, András Bohus, Ferenc Vizsocsány, András Illyés, Gábor Kapi, Gábor Hevenesi²⁰. Tous ces noms révèlent des corrélations centro-est-européennes, voire même européennes générales. György Rajcsányi (1669-1734) fut, à plusieurs reprises, professeur et recteur de l'université et vécut ses dernières années en Transylvanie. Nous lui devons *Laurus Tuta* (1707), conçu dans un esprit néo-stoïcien, un remaniement de Pétrarque (*Ars recte philosophandi*, 1707), un ouvrage emblématique (*Colloquium Sphyngis cum Œdipo*, 1709) ; en 1718, il édita le *Concilium Tridenticum* d'Angelus Silesius (Johannes Scheffler) qui se préoccupa de polémique religieuse aussi. György Rajcsányi vécut quatre années à Rome comme confesseur hongrois et nous savons qu'il avait assimilé l'italien, l'espagnol, le français²¹.

8

György Berzeviczy (1657-1708) fut professeur non seulement à Nagyszombat, mais, pendant un temps, à Vienne aussi, ville où la mort le frappa²². András Bohus (†1720), dont le nom laisse présumer une personnalité slovaque, fut professeur de l'Université de Nagyszombat aux environs de 1703 ; puis, en 1715, il s'établit à Zagreb²³. Cela nous mène donc aux relations de ce centre hongrois avec l'aire sud-slave. Nous devons considérer comme un Croate de la Hongrie occidentale, Pál Somalovics (Pavao Šomalović, 1664-1718), né à Rohonc (Rechnitz) ; après avoir œuvré comme professeur à Nagyszombat et publié sa *Quies Metaphysica* (1704), d'inspiration néo-stoïcienne, il se fit orateur sacré et devint, dans ses dernières années, prieur de la maison conventuelle des Jésuites à Pécs²⁴. S'il fut désigné à ce poste, ce fut certainement à cause de sa connaissance de la langue croate, car nous savons que la population du chef-lieu du comitat de Baranya était, au XVIII^e siècle, en proportions égales hongroise, croate et allemande²⁵.

Nous parlerons encore des rapports croates (Habdelić, Kanižlić) de Nagyszombat. Mentionnons, cependant, que les représentants de son stoïcisme tardif ont compté parmi eux un penseur slovène aussi, Károly Enders (Karel Enders, 1660-1727), né à Ljubljana, où il revint mourir, après avoir enseigné, pendant plusieurs années, la philosophie et la théologie à Nagyszombat et à Graz²⁶. C'est dans la première de ces villes qu'il publia son *Philosophus civilis* (1696) néo-stoïcien. Une donnée intéressante prouve que ses activités étaient en haute estime, en Slovénie aussi, encore au XVIII^e siècle. Janez Gregor Dolničar (1655-1719) remit, en 1718, un dialogue-mémoire en latin à l'évêque de Ljubljana ; il y recommandait la création d'une *bibliotheca publica Labacensis* qui aurait également été une sorte de « Panthéon slovène » ; là, parmi les *théologiens*, Enders n'aurait pas manqué de figurer²⁷.

Gergely Hidi (1674-1705), professeur de philosophie à l'Université de Nagyszombat, était issu, certes, d'une famille hongroise du comitat de Szatmár, dans l'Est du pays, mais nous savons qu'il avait appris le slovaque²⁸, ainsi sa personnalité représente également un trait d'union entre des peuples, des cultures ; tout comme Ferenc Vizsocsány (1619-1696), qu'on suppose d'origine slovaque et qui fut orateur sacré hongrois à Nagyszombat et à Kassa (Košice)²⁹.

Un chapitre particulièrement captivant de l'histoire de cette période est celui des activités de András Illyés (1637-1712) : venu d'une famille transylvaine, sicule, il fit ses études de théologie à Rome et fut nommé, en 1696, évêque de Transylvanie. Mais les Ordres protestants de la Principauté ne voyaient pas d'un bon œil les activités du prélat catholique qui, en conséquence, ne put visiter son diocèse qu'à deux occasions (1697 et 1703), et son séjour fut, à chaque fois, abrégé. Il vécut, la plupart du temps, à Nagyszombat, il y éditait ses ouvrages : des sermons, des recueils de légendes, de cantiques, des traités philosophiques et éthiques – en hongrois et en latin. Ses activités littéraires subirent j'influence du néo-stoïcisme aussi ; mais son orientation était plus large, multiple. Sous le titre

A Krisztus Jézus életeéstudománya

(1690 ; plusieurs éditions ultérieures aussi), il traduisit en hongrois

Vita et doctrina Jesu Christi

du Jésuite autrichien Nicolaus Avancinus (Avancini, 1612-1686), c'est-à-dire l'ouvrage d'un auteur dramatique des plus notables de l'ensemble du baroque allemand

³⁰, mais qui cultiva aussi les genres différents de la littérature ecclésiastique.

De la volumineuse production de cet Illyés, mentionnons son recueil de légendes : *Keresztyéni életnek példája* (L'exemple de la vie chrétienne) qui, de la fin du XVII^e siècle jusqu'au début du XIX^e, connut nombre d'éditions et fut traduit en slovaque aussi, en 1768 ; il s'agit donc d'une sorte de « bestseller baroque »³¹. Le gros volume – composé, selon les propres paroles de Illyés, d'après des « auteurs italiens érudits et célèbres » – contient des sermons sur la vie et les fêtes de saints (évangélistes, papes, martyrs, souverains, moines, religieuses) ; cependant, nous relevons des sources espagnoles aussi (Villegas, Ribadeneira), ainsi que Siméon Métaphraste de Byzance, Sirius d'Allemagne, Bède le Vénérable d'Angleterre, Balbin de Bohême, d'autres pères occidentaux et orientaux de l'Église. Ne passons pas sans mention à côté de la légende sur sainte Rosalie, la Vierge (*Szűz Szent Rozália élete*), accompagnée d'un hymne³². Il semble possible que ce soit ce texte qui inspira, dans la composition de sa *Sveta Rožalija* en croate, Kanišić qui faisait ses études à Nagyszombat, lui aussi. Mais l'intérêt de Illyés s'est également manifesté à l'égard de l'Amérique du Sud, cette terre de prédilection des activités des missionnaires catholiques, où la synthèse des traditions indiennes et des influences européennes a conduit à une civilisation baroque très spécifique et particulièrement intéressante³³. Lima fut l'un des centres de ce baroque sud-américain et, précisément l'une des légendes de Illyés traite de la vie de sainte Rose de Lima. Cette sainte péruvienne est, selon l'auteur hongrois, la « première fleur de l'Amérique du Sud »³⁴. Voilà donc que des fils mènent de la localité hongroise jusqu'au Pérou de l'époque baroque !

13

*

Parmi les stoïciens tardifs de la ville, nous n'avons pas omis le nom de Gábor Hevenesi, ni de Gábor Kapi. Ces deux personnalités sont intéressantes du point de vue des corrélations européennes aussi. Gábor Hevenesi était originaire du

14

comitat de Vas ; il vécut de 1656 à

1715, fut professeur d'université à Graz, à Vienne et dans notre ville, là, de plus, doyen de la Faculté des Lettres de 1689 à 1691. On l'avait vu à Rome aussi et, pendant un temps, il remplit les fonctions de provincial d'Autriche de l'Ordre ignacien. Il mourut

à

Vienne et laissa des œuvres littéraires nombreuses et d'inspiration multiple : ouvrages de la philosophie néo-stoïcienne, ouvrages sur l'ascèse, biographies des saints, recueils de documents historiques. Ses œuvres furent publiées non seulement à Nagyszombat et dans d'autres villes de Hongrie, mais encore à Vienne, à Graz, à Cologne, à Prague, à Mayence, à Munich, à Augsbourg, voire même à Mexico (au cours du

XIX^e siècle !)

et nous possédons des données sur leurs traductions en slovène, en polonais, en allemand, en français, en espagnol, en portugais

35.

Il est l'une des figures-clés des relations internationales de notre grand centre culturel baroque.

Hevenesi se fit connaître, avant tout, par son mode de vie ascétique, il n'y a rien d'étonnant, en conséquence, que l'une de ses œuvres majeures est la *Cura Innocentiae* – publiée, après sa mort déjà, en latin à Cologne (1717), puis à Munich, à Vienne et à Augsbourg pour être également traduite en allemand, en 1758, à Vienne. À Nagyszombat, cet ouvrage connu trois éditions ; celle de 1723 – que nous avons consultée – a pour titre : *Manuductio animae ad coelum* et sa parution fut financée par le jeune poète László Amade, alors étudiant de l'Université et qui, par la suite, ne sacrifia nullement aux idéaux de l'
 15 *innocentia...*

En tout cas, l'ouvrage caractérise éminemment Hevenesi et, en fin de compte, toute l'ambiance de la ville. L'auteur y constate : « *Innocentia constanter servata formae pulchritudinem in corpore non solum conservat, sed et frequenter auget* »³⁶. Le titre de
 16 l'un des chapitres est : *Innoncentia est fons verae laetitiae*³⁷.

Ainsi, Hevenesi considère l'innocence, le mode de vie ascétique comme la source de la beauté et de la vraie joie. C'est là une manifestation de l'esthétisme baroque, cette manière de voir qui est – selon Tapié – marquée par la « recherche de somptuosité et d'éclat dans la décoration des églises » et qui comporte, corollairement, un vigoureux
 17 élément monarchique et aulique

38.

Nombre de liens rattachaient Hevenesi à la cour de Vienne ; ne nous étonnons pas, en conséquence, si le chapitre

*Catalogus Mortificationum Obviarum*³⁹

de son ouvrage sur l'innocence rassemble non pas tant des prescriptions de l'ascèse, mais – en trente-cinq points – des règles de bienséance et d'étiquette...

La constatation de Pierre Chaunu selon laquelle « la ferme et sévère religion chrétienne part du fait infaillible de la Révélation, et exige beaucoup de l'homme et flatte la fierté justement en l'humiliant »⁴⁰ vaut, avant tout, pour ce qui est de la religiosité française au XVII^e siècle, mais, plus ou moins, pour ce qui est de celle de Hevenesi aussi. Il est vrai que le Jésuite hongrois ne saurait être soupçonné de jansénisme ; pourtant certaines de ses idées sont étonnamment proches de ce courant qui perturba l'Europe des XVII^e et XVIII^e siècles. Ainsi, l'un des chapitres de son livre a pour titre : *Spectacula, Hospitia, Societates publicae sun! Innocentiae pericula*⁴¹. N'est-ce pas, pour ainsi dire, la même considération que celle qui a fait rejeter, par Racine, sa plume de dramaturge ? Toutefois, pendant la composition de son ouvrage, l'auteur hongrois dut s'apercevoir que son rigorisme exagéré remettait, en fin de compte, le drame des écoles jésuites aussi en question ; dans un chapitre ultérieur, le *Catalogus* dont nous avons déjà parlé, il n'interdira plus que les
 18 *profanae comoediae...*

L'œuvre peut-être la plus intéressante de Hevenesi est sa *Philosophia Sacra* qui parut à Vienne en 1690. Ses contemporains avaient dû la considérer comme un ouvrage problématique, il ne connut donc pas d'éditions ultérieures et compte, de nos jours, comme une curiosité de bibliophilie. « Selon son esprit, son intuition, ce livre est un immense miroir de démonologie, une apparition baroque de spectres, la biographie et l'histoire naturelle des démons..., ce qui lui a été fourni par ses sources internationales, depuis l'Antiquité jusqu'à Bodin, A. Kircher, Stengel, Maen Delrio »⁴². Nous n'avons guère à nous étonner de l'intérêt porté par un professeur jésuite à la démonologie : l'une de ses références, Delrio (plus précisément Martin Anton Del Rio, 1551-1608) était également un religieux ignacien, d'origine espagno-flamande, tout comme de Sarasa déjà mentionné, et promu, après des études à des universités flamandes, françaises, espagnoles, professeur à Louvain, à Mayence et même à proximité immédiate de la Hongrie, à Graz. Nous lui devons des ouvrages d'esthétique, de philologie et de religion, il fut un fervent de l'emblématique maniériste et l'auteur des fameuses *Disquisitiones magicæ*⁴³. D'ailleurs, comme Enrico Castelli, l'éminent connaisseur de la question l'a établi, l'humanisme du XVI^e siècle s'est préoccupé non seulement du problème de l'*humana dignitas*, mais aussi de celui de l'*insecuritas* ; de là, les nombreux traits fantastiques, terrifiants, parfois directement surréalistes de l'art de l'époque, surtout chez les Flamands et les Allemands, mais ensuite, chez certains maîtres italiens aussi. Ces initiatives continuèrent à vivre avec le baroque⁴⁴. C'est donc dans ce contexte européen que nous devons interpréter Hevenesi en tant qu'auteur de la *Philosophia sacra*.

19

Parallèlement, voici à nouveau les rapports maniéristes : Del Rio a été une figure caractéristique de la période du maniérisme : dans l'univers de celui-ci, comme nous ne l'ignorons pas, des éléments ésotérico-magiques jouent un rôle appréciable aux côtés du platonisme et du stoïcisme⁴⁵. Une autre source notable de Hevenesi, le grand Jésuite allemand Athanasius Kircher (1601-1680) qui vécut à Rome est également à ranger dans cette catégorie. Il a eu de grands mérites dans le domaine des sciences naturelles – Rome lui a exprimé sa reconnaissance par la Via Atanasio Kircher – mais, parallèlement à ces activités, il a fait paraître à Wurtzbourg, de 1657 à 1659, sa *Magia universalis* en quatre tomes⁴⁶, il s'est intéressé à des problèmes ésotériques et fantastiques, si bien que Hocke a pu le placer de plein droit « am Ende der damaligen Manierismus-Phase »⁴⁷.

20

Même avec ses éléments, ses reliquats maniéristes, Hevenesi est une figure saisissante de l'époque baroque. Et nous pouvons soutenir cela à l'échelle européenne aussi – ne venons-nous pas de rendre quelque peu sensible la large diffusion de ses ouvrages ? La place nous manque, pour passer en revue l'ensemble de son œuvre. Ne laissons pas, toutefois, sans mention son livre *Quadragesima Christo patienti sacra* qui fut publié, pour la première fois, à Vienne, en 1713, puis réédité à Nagyszombat, Passau, Klagenfurt, Cologne, Augsbourg – nous avons utilisé l'édition hongroise de 1742 –, puis traduit en hongrois, allemand, français, slovène et polonais. Nous pouvons avancer qu'il s'était agi, cette fois-ci encore, d'un « best-seller baroque » et dans les oraisons, les méditations faisant revivre les souffrances du Christ, nous avons la mentalité de l'époque, le pathos sentimental de l'art baroque. Combien significative est l'intonation de l'un des *Affectus* :

21

TU mi JESU ! pro peccatis meis apud Patrem aeternum péroras : et ego te, ac Patrem tuum moribus, et vit a blasphemio ! Tu in genua provolutus, prostratus in terram, pro me veniam oras : et ego te novis in dies, in horas, et momenta peccatis in vindictam provocol Tu pro mea salute iterum, iterumque, ac tertio sollicitus instas, et ego secuturae immemor aeternitatis, quasi de coelo certus, animae in curius, aurem in utramque sterto !⁴⁸

Ce texte nous révèle, en même temps que le pathétique et le sentimental, les traits de la prose baroque : les combinaisons du parallélisme et de l'antithèse. Cependant, Hevenesi s'appuie non seulement sur une conception ascétique, non seulement sur l'idéal de style baroque, mais aussi sur la tradition néo-stoïcienne. L'intonation de celle-ci peut être

22 aisément décelée dans la méditation sur l'évanescence :

Omne mundi festum breve est, gaudium omne vix diurnum. Cave Parthenophile !
hominum plausibus, et gratulationi fidere, aut inniti favoribus ; non solum enim
inconstantes instar fumi evanescunt, sed quanta videbantur majores, tanto
graviores post se trahunt contumelias, et opprobria.⁴⁹

23 Nous pourrions penser à la pièce de Calderón : *La vida es sueño* ;
mais nous pourrions, tout autant, citer d'autres textes baroques encore, renvoyer au
motif finis gloriae mundi dans les beaux-arts de la période

50.

Nous pouvons donc soutenir que la personnalité, l'œuvre de Gábor Hevenesi reflètent
quasiment l'ensemble de la problématique du baroque européen.

Du point de vue des rapports avec le reste de l'Europe, Gábor Kapi (1658-1728) est
également un personnage important du stoïcisme tardif de Nagyszombat. Sa carrière fut
passablement variée : après des études en Autriche, il y devint jésuite ; il enseigna la
24 théologie à l'Université de Prague, puis
à celle de Nagyszombat, là il fut recteur à plusieurs reprises ; il œuvra comme prédicateur
à Gyöngyösi, Pécs, Komárom (Komarno) et à Kolozsvár (Cluj) aussi⁵¹.

Ce qui nous intéresse éminemment à cette occasion, c'est son ouvrage (Selecta)

Sapientum Apophtegmata

qu'il publia en 1690 en compagnie de ses disciples à Nagyszombat et qui est un document
convaincant non seulement de son néo-stoïcisme, mais aussi de ses relations
européennes.

L'ouvrage en question rassemble les pensées, les propos des célèbres philosophes,
auteurs, souverains et hommes d'État de l'Antiquité, du Moyen Âge et de la Renaissance,
mais tout cela nous est parfois offert sous une forme anecdotique. Ainsi, Alexandre le
Grand, Trajan, Solon, Socrate, Épicure, Aristote, Alphonse d'Aragonie, ainsi que Charles IV
, Charles-Quint, et Maximilien I^{er} – empereurs germano-romains –, Enea Silvio Piccolo
mini figurent, entre autres, sur ces pages. Dirigeons l'attention, parmi les riches matières,
sur deux rapports, l'un tchèque, l'autre italien. Nous avons dit que, au début de sa
carrière, Kapi avait enseigné à l'Université de Prague ; il avait dû la quitter avec des
souvenirs probablement agréables, car il parle avec une complaisance toute particulière
du roi de Bohême et empereur germano-romain, Charles IV de Luxembourg ; l'auteur
hongrois insiste sur le fait que ce souverain appréciait tellement les sciences qu'il
écoutait volontiers, pendant des heures entières, les discussions des maîtres de
l'Université de Prague – dont il était d'ailleurs le fondateur – sur des problèmes
25 philosophiques et que, plus d'une fois, il manquait même son déjeuner⁵².

Pic de la Mirandole fait également son apparition dans le livre de Kapi. Rajcsányi et Pétrarque, Kapi et Pic : il semble que l'intérêt des néo-stoïciens de Nagyszombat ait comporté, à l'égard des grandes figures de la Renaissance italienne, un certain caractère systématique. En tout cas, l'ouvrage de Kapi se termine sur de chaudes louanges de Pic de la Mirandole. À la conférence consacrée à ce personnage, en 1963, nous avons eu l'occasion de présenter ce passage plus important⁵³, nous n'allons pas nous lancer, cette fois-ci, dans de plus amples citations ; contentons-nous de rappeler que, pour le philosophe nagyszombati, Pic de la Mirandole est « virorum sapientum alpha, Italiae Republicaeque literaturae maximum columen ».

26

À côté du nom de Kapi, on ne saurait manquer de placer celui de János Nádas (1614-1678).

Il est né à Nagyszombat et il a enseigné, à son Université, la théologie et la philosophie, après avoir terminé ses études à Graz et à Rome. Plus tard, il revint à Rome, où il assumait différentes fonctions au sein de l'ordre des Jésuites, et il vécut à Vienne aussi, en qualité de confesseur de l'impératrice Éléonore devenue veuve⁵⁴.

27

Les ouvrages de Nádas écrits, en majeure partie, en latin, sont sortis de sous presse à Nagyszombat, Pozsony (Bratislava), Vienne, Prague, Graz, Cologne, Rome, Bologne, Anvers, Lublin, Cracovie et dans nombre d'autres centres importants de l'Europe centro-orientale ou occidentale. *L'Annus Coelestis* – des méditations sous forme de prières à propos des saints – était, par exemple, très populaire avec sa disposition conforme au cours des fêtes de l'année. Cet ouvrage vit le jour, pour la première fois, à Vienne, en 1648, puis les éditions répétées de Vienne et celles de Bologne, de Cologne, de Nagyszombat et de Toruń suivirent. Il est intéressant de relever que Nádas à l'orientation particulièrement large fait figurer des saints russes et sud-slaves aussi, tandis que, de la légende de saint Venceslas de Bohême, il met en avant les événements qui avaient été rendus par Karel Škréta, ce grand peintre du baroque tchèque⁵⁵.

28

Les liens qui rattachent Nádas à la tradition philosophique européenne, avant tout, aux courants néo-platoniciens et mystiques méritent également l'attention. C'est tout à fait dans l'esprit du néo-stoïcisme de sa ville natale qu'il se réclame de Platon, d'Épictète, de Sénèque, puis des pères de l'Église, mais aussi de sainte Catherine de Sienne, de la sainte Brigitte de Suède, des mystiques allemands et des Pays-Bas (Susso, Kempis, Ruysbroek), de l'auteur ascétique espagnol bien connu du XVI^e siècle : Juan de Avila et de certaines figures de la tradition maniériste, comme Giovanni Battista della Porta ou Athanasius Kircher⁵⁶.

29

Nous devons également parler du *Theophilus Marianus*. Nádasí avait écrit cet ouvrage en 1663, à Rome, mais il était toujours édité au XVIII^e siècle encore. L'auteur se propose d'inculquer à ses lecteurs le culte de la Sainte Vierge et, ce faisant, il avance beaucoup d'exemples historiques, cite beaucoup de personnalités célèbres, parle des saints – Adalbert, Bernard, Bonaventure, Catherine de Sienne, Mechtildis, Ignace de Loyola – ; des rois de Hongrie – André II, Louis Le Grand, Mathias Corvin – ; de l'empereur germano-romain Henri VII de Luxembourg, puis de Sigismond III, roi de Pologne, et naturellement, de plusieurs souverains Habsbourg. Nádasí connaît le Cycle de la Table ronde, puisqu'il mentionne Arthus comme « Arcturus Angliae Rex ». Il cite souvent et volontiers la Brigitte de Suède, mais aussi une figure relativement moins connue : Lydwina van Schiedam (1380-1433), une mystique hollandaise, dont la biographie avait été composée déjà après sa mort⁵⁷. Nádasí la range parmi ceux qui ont voué un culte à la Mère de Dieu et raconte cette vision qu'elle eut de la Vierge lui tendant les instruments de la torture de Jésus : « Etiam S. Lydvinae ori admovebat Beatissima Virgo instrumenta Passionis Christi, ut ea oscularetur »⁵⁸.

30

Si quelqu'un voulait, un jour, écrire l'histoire de la réception, en Hongrie, de la mystique d'Allemagne et des Pays-Bas, la ville de Nagyszombat au XVII^e siècle, Nádasí et certains autres professeurs d'université y tiendraient un rôle important. Nous savons que plusieurs des mystiques médiévaux, dont Maître Eckehart, le célèbre professeur de la Sorbonne – furent accusés d'« hérésie » ; il n'est donc pas étonnant que les sectes de l'époque de la Réforme eussent compulsé avec un grand intérêt les textes de la mystique allemande ; l'anabaptiste Melchior Hoffmann, dans la région rhénane, se pencha sur Tauler et d'autres mystiques, et nous pourrions encore accumuler les exemples⁵⁹. Cependant, la Contre-Réforme qui venait de prendre son départ ne pouvait voir d'un bon œil cette « expropriation », elle voulut également puiser sa part aux traditions du mysticisme. Ainsi, un chartreux né à Lübeck et œuvrant à Cologne – Laurentius Surius (1522-1578) – traduisit en latin les ouvrages de Seuse, de Tauler, de Ruysbroeck et composa une vie des saints en six, puis en sept tomes⁶⁰. Les auteurs nagyszombatiens se réfèrent souvent à Surius ; il semble que ce soient les traductions de celui-ci qui leur ont permis d'approcher la mystique médiévale allemande et flamande. Mais un Jésuite madrilène, d'origine allemande, Juan Eusebio Nieremberg (1590-1653) a également pu servir de transmission : son ouvrage consignant l'héritage mystique a été édité à trois reprises (1663, 1708 et 1736) dans notre ville⁶¹.

31

*

L'une des figures les plus captivantes, au XVII^e, fut celle-ci de Marton Szentiványi (1633-1705), issu d'une famille de nobles de Liptó (Liptov). Il enseigna aux universités de Vienne, de Graz et de Munich ; il s'intéressa à la philosophie, aux mathématiques, à la théologie, à l'histoire universelle et même à l'hébreu. Son ouvrage principal est : *Curiosa et selectiora variarum scientiarum miscellanea* en trois tomes (I : 1689 ; II : 1691 ; III : 1702), œuvre qui fut, en son temps, un manuel fort prisé, une sorte d'encyclopédie baroque⁶².

32

Il ne fait pas de doute que l'encyclopédisme de Szentiványi englobe encore beaucoup d'éléments rétrogrades. Ainsi, il réfute fermement la théorie de Copernic. Par contre, il est étonnant de constater qu'il tient en haute estime Galilée en tant qu'astronome et inventeur, de même que John Napier (1550-1617), le célèbre mathématicien écossais à qui nous devons la découverte du logarithme. Il connaît également Descartes, mais – par prudence – il évite de le nommer : une des *dissertations* de l'encyclopédie de Szentiványi porte ce titre : *De passionibus, seu affectionibus animae in corpore humano constitutae* ; non seulement le titre rappelle la célèbre œuvre cartésienne : *Les passions de l'âme*, mais le raisonnement, voire même la terminologie témoignent de concordances. Il est à supposer que Szentiványi a consulté la traduction latine, publiée en 1692, à Amsterdam, de l'ouvrage français.

33

Athanasius Kircher lui est particulièrement proche. Tous les deux furent attirés par les curiosités – en cela, Szentiványi est encore un héritier du maniérisme – ; de plus, le Hongrois eut conscience de la portée de la « combinatoire » kircherienne. Cette science dont la source remonte à Raimond Lulle (et qu'on nomme, en conséquence, *ars lulliana* aussi) intéressa même un Giordano Bruno et un Leibniz. Là, Szentiványi se place donc dans une ligne évolutive qui conduisit, en fin de compte, à la cybernétique moderne et à la linguistique mathématique.

34

Malgré les limites établies par ses convictions religieuses, Szentiványi se présente comme une figure notable de la culture baroque de l'Europe de son siècle. Rappelons encore un de ses traits particulièrement intéressants que nous pourrions taxer de découverte du gothique.

35

Certes, il existe une affinité quelconque entre le gothique et le baroque. Zdeněk Kalista, professeur à Prague, a récemment consacré un bel ouvrage aux œuvres du « baroque gothique » de Bohême et à ses corrélations européennes

⁶³.Cependant, l'opinion esthétique du xvii^e

siècle était fortement influencée par cette conception classiciste qui voulait que l'art gothique ne soit que « barbare

».Malgré tout, Szentiványi est plus proche de la manière de voir du « baroque gothique », nous pourrions même dire qu'il annonce, tant soit peu, le romanlique, lorsque – dans la *Dissertatio quinta Discursum de memorabilis mundi complectens* – il exprime son admirationà propos de Notre-Dame de Paris, du dôme Saint-Etienne de Vienne, de l'église Sainte-Elisabeth de Kassa (Košice) ou des monuments gothiques du Szepesség (Spiš) en Haute-Hongrie. Remarquons, d'ailleurs, que cette *Dissertatio quinta*est l'une des premières productions, chez nous, de l'histoire de l'art.

Márton Szentiványi et son compagnon d'ordre, plus jeune et également professeur, Samuel Timon (1675-1736) sont issus de la noblesse de la Haute-Hongrie de naguère ; dans leurs activités, Lajos Gogolák croit reconnaître « die Anfänge des katholischen slowakischen Sprach- und Kulturbewusstseins »

36

⁶⁴.

Effectivement, nous avons, chez Szentiványi, un assez bon nombre de rapports slovaques et ils sont encore plus prononcés chez Timon, surtout dans son ouvrage *Imago antiquae Hungariae* (1733), où il traite de la Pannonie – considérant ce nom comme d'origine slave, dérivé du *pan* = seigneur ! –, puis des Huns, des Huno-avares et de la« troisième pénétration des Huns »,

c'est-à-dire de l'arrivée des Magyars. Timon considère que les Slaves furent la population autochtone de la Pannonie et, toujours selon lui, les Sarmates en firent aussi partie. Les Magyars ne sont pas à considérer comme des conquérants, mais comme des alliés, des amis des Slovaques. Il renvoie, entre autres, à la noblesse issue de cette ethnie et dont il était lui-même membre

⁶⁵. Ainsi, il est clair que son ouvrage annonce l'*obrodzenie*, le « mouvement de renouveau » slovaque.

37 Par « Sarmates »,

Timon entend, généralement, les peuplades ayant vécu au nord du Danube et de la Mer Noire, ce qui concorde avec la conception historique de la Pologne de l'époque – le « sarmatisme »

qui fut, corollairement, une mentalité aussi, une conception non seulement de l'histoire, mais aussi de la vie, et qui conditionna toute la civilisation polonaise de l'époque maniériste et baroque

⁶⁶.

Nous en retrouvons les traces à Nagyszombat même ; celui qui la visite doit s'apercevoir que les clochers baroques présentent les mêmes formes de clochetons à jour qui sont si caractéristiques du baroque polonais. Aux moments de la guerre suédo-polonaise, nombre de Jésuites polonais et lithuaniens cherchèrent refuge à Nagyszombat, tandis que la grande attaque des Turcs, en 1663, contraignit les Jésuites de cette ville à fuir en Pologne

⁶⁷,

Tout cela devait immanquablement approfondir les relations. L'imprimerie universitaire fit paraître des ouvrages polonais aussi, ainsi le

De vanitate consiliorum

du grand auteur baroque Stanisław Herakliusz Lubomirski connu trois éditions – en 1701, en 1745 et en 1747 – ; la

Gigantomachia nova

(décrivant le célèbre siège de Czystochowa, en 1655), du prieur pauliste Augustin Kordecki, fut éditée en 1745 ;

De officiis libri tres

de Łukasz Opaliński en 1703 et en 1727 ; enfin, après la canonisation de Stanisław Kostka, on sortit tout un lot d'imprimés se rapportant à la Pologne

⁶⁸.

*

La carrière de deux grands auteurs du baroque croate – Juraj Habdelić et Antun Kanižlić – se rattache également au centre nagyszombati. Habdelić (1609-1678) était né dans une famille de la petite noblesse croate ; il rallia l'ordre ignacien, fit ses études à Zagreb, Vienne et Graz, enseigna au lycée jésuite de Fiume (Rijeka) ; puis, de 1639 à 1643, il suivit des cours de théologie à Nagyszombat. Il y fut promu docteur et y enseigna la logique en 1647-1648. Il passa ses dernières décennies à nouveau en Croatie, écrivant en latin et dans le dialecte kaï-croate. On lui doit un dictionnaire croate-latin réunissant quelque douze mille mots (1680) et des ouvrages édifiants de haute importance dans l'histoire littéraire nationale : *Zercalo marijansko* (Miroir de la vierge, 1662) et *Pervi otca nasega Adama greh* (Le premier péché de notre père Adam, 1674)⁶⁹. Sa conception de la vie et du monde est ascétique, plutôt médiévale, mais il se propose non seulement d'édifier, mais aussi d'amuser : cela par des passages dignes d'un nouvelliste, des relations de miracles, des digressions dans les événements de sa propre époque ; tout en se maintenant sur le terrain de la société nobiliaire, il ne nie pas les crimes des riches non plus. Selon Dukat, il rappelle, de temps à autre, un essayiste moderne⁷⁰. En tout cas, il est à considérer comme la plus éminente figure littéraire de son dialecte croate dans la période baroque. Même Miroslav Krleža a pu grandement profiter de son style fougueux, bouillonnant, passionné : de son aveu même, la langue de Habdelić a été l'un de ses modèles lors de la composition de ses ballades en kaï-croate (*Balade Petrice Kerempuha*)⁷¹.

38

Antun Kanizlić (1699-1777) est le premier auteur notable de la Slavonie qui venait d'être libérée du Turc. C'est le dialecte

39

što

– celui de sa terre natale – qu'il cultiva, ce qui fait que sa langue est déjà fort proche de celle littéraire serbo-croate de nos jours. Né à Pozsega (Požega), il y termina également sa vie ; il fut d'abord Jésuite, puis, après la dissolution de l'ordre, prêtre séculier. Il avait étudié la philosophie

à

Graz, la théologie dans cette même université et à Nagyszombat, où il publia ses trois livres de prières (1759, 1766 et 1773). À deux reprises, nous le retrouvons à Pécs, où il enseigna et prononça des sermons⁷².

Mais il n'est guère probable qu'il ait dû, dans cette ville, prêcher en latin, comme le veut Georgijević, car, à Pécs, au

XVIII^e

siècle, beaucoup parlaient le croate et cette langue tenait son rôle dans la vie publique aussi

73.

Ce qui ne fait, toutefois, pas de doute, c'est que les inspirations de la « Pannonie », de nos deux villes, ont été marquantes dans la configuration littéraire de Kanižlić. Sa poésie s'épanouit dans ses dernières années, atteignant son sommet dans *Sveta Rožalija, panormitanska divica* (édition posthume à Vienne, en 1780) : il mêla la légende de la sainte médiévale de la Sicile les nuances et impressions de son époque, du paysage local et réussit à produire une œuvre qui est au moins à l'égal de la grande poésie baroque de Dubrovnik⁷⁴.

*

Avec ses professeurs et ses étudiants multinationaux, Nagyszombat était particulièrement appelé à nourrir la solidarité des peuples de l'Europe centra-orientale. Il est vrai que cela servait en grande partie la religion et sa propagande, puisque les Jésuites nagyszombatiens soutenaient l'idée de l'union avec l'Église orthodoxe. Le fruit de cette conception est dans les publications en ukrainien, serbe et roumain de l'imprimerie universitaire⁷⁵. Cyzevskyj va jusqu'à dire que cette localité hongroise fut le centre le plus à l'Ouest de la littérature baroque de l'Ukraine (*najzachidnišyj oseredok ukrajinskoji barokovoji literatury*)⁷⁶. Il est probable que, par transmission, certaines inspirations nagyszombatiennes se soient imposées chez les serbes orthodoxes aussi, puisque Milorad Pavić renvoie, dans sa grande monographie du baroque, à l'effet du théâtre scolaire hongrois sur les débuts de celui du XVIII^e siècle en Serbie⁷⁷.

Stefan Ferdinand Selecký étudia le droit à Nagyszombat. En 1701, il composa la plus belle poésie d'amour de l'ancienne littérature slovaque : *Obráz pani krásnej, perem malovany* (Portrait à la plume d'une belle dame)⁷⁸. Récemment découvert, ce morceau de 354 vers s'est avéré la réalisation littéraire majeure du baroque slovaque ; il exprime, de façon saisissante, le sensualisme, le culte du Beau, si propres à son époque. Selecký met à contribution les moyens de style de l'« artisme » baroque, et du maniérisme qui continue à survivre, pour peindre la beauté de la dame tant admirée⁷⁹.

Il peut paraître étonnant que dans l'ambiance catholique et jésuitique de notre ville de tels poèmes aient vu le jour. Mais ce n'est pas uniquement Selecký qui en fournit l'exemple : nous avons également László Amade (1703-1764), fils d'une famille aristocrate hongroise qui – selon Andor Tarnai – « assimila dans les écoles jésuites l'idée du Regnum Marianum, le culte de saint Jean Népomucène, ainsi que la culture musicale, l'une des assises de sa poésie chantée profane »

⁸⁰.

Nous avons déjà dit qu'il ordonna sous presse l'un des ouvrages d'ascèse de Hevenesi.

Ajoutons, qu'en 1723, il composa un

panégyrique latin en l'honneur de saint Ignace de Loyola⁸¹.

Mais le reste de sa vie ne fut nullement sous le signe de l'*innocentia*

si hautement louée : Amade devint le héros d'aventures érotiques, l'auteur de poésies galantes, qui, toutefois, n'ont pas tout à fait exclu l'élément religieux de son art. Si bien que ses impressions vécues nagyszombatiennes font partie intégrante du tableau d'ensemble de son évolution intellectuelle.

Une personnalité plus sérieuse et plus marquante fut, au XVIII^e siècle, un autre grand poète hongrois du baroque passant au rococo ; Ferenc Faludi (1704-1779). Le comparatiste aura l'impression qu'il rappelle, tant soit peu, son contemporain croate, Kanižlić. Peut-être se sont-ils connus, mais nous n'en possédons aucune preuve formelle. Faludi fut également jésuite, puis – vers la fin de sa vie prêtre séculier. Il vécut dans notre ville de 1747 à 1750, y enseigna à l'Université et y dirigea l'imprimerie universitaire. Au cours de sa longue existence, on le retrouve en Autriche et en Italie aussi⁸².

À côté de sa poésie lyrique, de ses ouvrages en prose et de ses drames, c'est surtout sa traduction de Gracián qui nous intéresse à la présente occasion. C'est, en 1750, qu'il publia, à Nagyszombat, le célèbre *El oraculo manual* du Jésuite espagnol sous le titre *Bores és figyelmetes udvari ember* (L'homme de cour sage et attentionné). Il est vrai qu'il ignorait l'espagnol et qu'il travailla sur les traductions en allemand et en français. Ses œuvres témoignent également de la connaissance du *Criticón* gracianien⁸³.

- 45 Faludi et Gracián – voilà encore une rencontre significative. Selon Miguel Batllori, l'auteur espagnol fut « un jesuita del siglo de Descartes »⁸⁴, un homme de haute érudition et à talents multiples, mais constamment en désaccord avec son ordre, si bien qu'il dut l'édition de ses œuvres majeures à son mécène, le vice-roi d'Aragonie, Don Vincencio Juan de Lastanosa⁸⁵. Les Jésuites du XVIII^e siècle avaient déjà pardonné les « égarements » de leur compagnon d'ordre du siècle précédent et rien ne vint faire obstacle à la traduction de Faludi, ni à sa parution. Ce qui est certain, c'est que son « Gracián hongrois » est un document intéressant et la clef représentative des vastes relations internationales de Nagyszombat à l'époque baroque.

NOTES

1. A. HEKLER : *L'université de Budapest – Die Universitat Budapest*, Basel, s.d.
2. T. PAULER : *A budapesti királyi tudományegyetem története* (Histoire de l'université royale hongroise de Budapest), Budapest, 1880, p. 9.
3. *Idem*, p. 40.
4. L. FÜLEP, D. DERCSÉNYI, A. ZADOR : *A magyarországi művészet története* (Histoire de l'art en Hongrie), 4^e éd., Budapest, 1970, pp. 259-260.
5. *Magyar művelődéstörténet* (Histoire de la civilisation hongroise). Sous la direction de S. Domanovszky ; t. IV : *Barokk és felvilágosodás* (Le baroque et les Lumières), Budapest, s.d., p. 524.
6. S. ZLATOŠ : *Z dejín trnavskej univerzity*. In : *Pamiatke trnavskej univerzity, 1635-1777*, Trnava, 1935, p. 43.
7. *Idem*, pp. 74-75.
8. J. TURÓCZI-TROSTLER : *Keresztény Seneca* (Sénèque chrétien) ; tiré à part de l'année 1937 de « Archivum Philologicum », 1937, p. 23.
9. T. KLANICZAY : *Reneszansz és barokk* (Renaissance et baroque), Budapest, 1961, pp. 303-339.
10. P. VOIT : *A barokk Magyarországon* (Le baroque en Hongrie), Budapest, 1970, p. 24.
11. V.-L. TAPIÉ, J.-P. LE FLEM, A. PARDAILHÉ-GALABRUN : *Retables baroques de Bretagne et spiritualité du XVII^e siècle*, Paris, 1972.
12. G. R. HOEKE : *Manierismus in der Literatur. Sprach-Alchimie und esoterische Kombinationskunst*. (Rowohlts deutsche Enzyklopädie, 82-83), Hamburg, 1959 ; p. 145.
13. P. JEDLIČSKA : *Kiskarpati emlékek* (Souvenirs des Petits-Carpates), Budapest, 1882, t. I, pp. 161 et 214.
14. Ph. PICINELLUS : *Mundus Symbolicus in emblematum universitate formatus, explicatus, et tam sacris, quam profanis Eruditionibus ac Sententiis illustratus : Subministrans Oratoribus, Fraedicatoribus, Academicis, Poetis etc., innumera conceptuum argumenta*. Coloniae Agrippinae, 1687, I-II. – Cf. : Ch. G. JOCHER : *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*, Leipzig, 1751, t. III, pp. 1548-1549.
15. T. KLANICZAY : *A reneszánsz válsága és a manierizmus* (La crise de la Renaissance et le maniérisme). In : « Irodalomtörténeti Közlemények », 1970, p. 448.
16. J. TURÓCZI-TROSTLER : *op. cit.*, sous note 8, p. 23.
17. *Idem*, p. 23.
18. R. ASSUNTO : *Leibniz e il Barocco*. In : « Barocco europeo, barocco italiano, barocco salentino », Lecce, 1970, pp. 299-350.

19. Ch. G. JÖCHER : *op. cit.* sous note 14, t. IV, p. 143.
20. J. TURÓCZI-TROSTLER : *op. cit.* sous note 8, pp. 24-33.
21. J. SZINNYEI : *Magyar írók élete és munkái* (Vie et ouvrages d'écrivains hongrois), Budapest, 1905, t. XI, pp. 434-435.
22. *Idem*, 1891, t. I, pp. 984-985.
23. *Idem*, 1891, t. I, pp. 1175.
24. *Idem*, 1907, t. XII, pp. 1231-1232.
25. Cf. K. FIRINGER : *Baranja i hrvatska knjižga*. In : Radovi Centra za organizaciju naučnoistraživačkog rada u Vinkovcima. Knj. 2, Zagreb, 1973, p. 345.
26. J. SZINNYEI : *op. cit.* sous note 21, 1893, t. II, pp. 1292-1293.
27. Cf. : Fr. K. LUKMAN : *Pripombe o Dolničarjevi* « Bibliotheca Publica Labacensis ». In : Laureae F. STELÈ *septuagenario oblatae*, Ljubljana, 1959, pp. 469-476.
28. J. SZINNYEI : *op. cit.*, sous note 21, 1896, t. IV, pp. 866-867.
29. *Idem*, 1910, t. XIV, p. 1271.
30. Cf. : M. SZYROCKI : *Die deutsche Literatur des Barock*. (Rohwolts deutsche Enzyklopädie, 300-301), Hamburg, 1968, pp. 193-194.
31. J. SZINNYEI : *op. cit.*, sous note 21, 1897, t. V, pp. 48-52.
32. A. ILLYÉS : *op. cit.*, dans le texte (4^e édition), Nagyszombat, 1743, pp. 969-971.
33. Cf. : P. KELEMEN : *Art of Americas : Ancient and Hispanie*, New York, 1969, pp. 191-223.
34. A. ILLYÉS : *op. cit.*, pp. 997-998.
35. J. SZINNYEI : *op. cit.*, sous note 21, 1896, t. IV, pp. 835-841.
36. G. HEVENESI : *op. cit.*, dans le texte ; Trynaviae, 1723, p. 27.
37. *Idem*, pp. 34-42.
38. V.-L. TAPIÉ : *Expériences historiques du baroque*. In : Actes des journées internationales d'étude du baroque, Montauban, 1963 ; Toulouse, 1965, pp. 8-9.
39. G. HEVENESI : *op. cit.*, dans le texte, pp. 152-155.
40. P. CHAUNU : *A klasszikus Europa* (L'Europe classique), Budapest, 1971, p. 294.
41. G. HEVENESI : *op. cit.*, dans le texte, pp. 99-103.
42. J. TURÓCZI-TROSTLER : *op. cit.*, p. 35.
43. Ch. G. JÖCHER : *op. cit.*, sous note 14, pp. 72-73.
44. E. CASTELLI : *Simboli e Immagini. Studia di Filosofia dell'Arte Sacra*, Roma, 1966, pp. 25-27.
45. T. KLANICZAY : *op. cit.*, sous note ¹⁵, pp. 436-439.
46. G. R. HOCKE : *Die Weil als Labyrinth. Manier und Manie in der europäischen Kunst*. (Rowohlts deutsche Enzyklopädie, 50-52), Hamburg, 1968, p. 78.
47. *Idem*, p. 63.
48. G. HEVENESI : *op. cit.*, dans le texte ; Trynaviae, 1742, p. 27.
49. *Idem*, p. 82.
50. E. CASTELLI : *op. cit.*, sous note 44, pp. 35-36.
51. J. SZINNYEI : *op. cit.*, sous note 21, 1897, t. V, pp. 954-955.
52. Cf. : E. ANGYAL : *Cseh-magyar, szlovák-magyar kapcsolatok a barokk-korban* (Relations tchéco-hongroises, slovaque-hongroises à l'époque baroque). In : Tanulmányok a csehszlovák-magyar irodalmi kapcsolatok köréből, Budapest 1965, pp. 99-100.
53. Cf. : E. ANGYAL : *Tradizione neoplatonica e umanesimo ungherese*. In : *L'opera e il pensiero di Giovanni Pico della Mirandola nella storia dell'umanesimo*, Firenze, 1965, t. II, p. 396.
54. J. SZINNYEI : *op. cit.*, sous note 21, 1903, t. IX, pp. 500-507.
55. E. ANGYAL : *op. cit.*, sous note 52, p. 100.
56. E. ANGYAL : *op. cit.* sous note 53, pp. 394-395.
57. Cf. : W. OEHL : *Deutsche Mystikerbriefe des Mittelalters, 1100-1550*, München, t. IX, pp. 910-911.

58. J. NÁDASI : *op. cit.*, dans le texte ; Viennae, 1747, p. 105.
59. Cf. : I. KATONA : *Clusius és kora* (Cl. et son temps). In : « Vasi Szemle » 1973, XXVII, p. 399.
60. Cf. : *Lexikon für Theologie und Kirche. Zweite, neuarbeitete Auflage des Kirchlichen Handlexikons. In : Verbindung mit Fachgelehrten und mit Konrad Hofmann als Schriftleiter herausgegeben von Michael Buchberger*, Freiburg i. B., 1937, IX, pp. 910-911.
61. J. TURÓCZI-TROSTLER : *Magyar irodalom – Világirodalom* (Littérature hongroise – Littérature mondiale), Budapest, 1961, II, p. 192.
62. E. ANGYAL : *Martin Szentiványi. Ein ungarisches Gelehrtenleben des ausgehenden 17. Jahrhunderts im Rahmen der deutsch-slawisch-ungarischen Wissenschafts-beziehungen*. In : *Ost und West in der Geschichte des Denkens und der kulturellen Beziehungen. Festschrift für Eduard Winter zum 70. Geburtstag*, Berlin, 1966, pp. 152-163.
63. Z. KALISTA : *Česká barokni gotika e její žd'arské ohnisko*, Brno, 1970.
64. L. V. GOGOLÁK : *Beiträge zur Geschichte des slowakischen Volkes*. In : *Die Nationswerdung der Slowaken und die Anfänge der tschechoslowakischen Frage (1526-1790)*. (Buchreihe der Südostdeutschen Historischen Kommission, Bd. 7), München, 1963 ; p. 102.
65. J. TIBENSKÝ : *Chvály a obrany slovenského národa*, Bratislava, 1965, pp. 96-99.
66. T. ULEWICZ : *Il problema del sarmatismo nella cultura e letteratura polacca*. In « *Ricerche Slavistiche* », 1960, VIII, pp. 126-178.
67. Š. ZLATOŠ : *op. cit.*, sous note ⁶, pp. 52-54.
68. E. ANGYAL : *Lengyel és magyar barokk* (Baroque polonais et hongrois). In : *Tanulmányok a lengyel-magyar irodalmi kapcsolatok köréből*, Budapest, 1969, pp. 230 et 242.
69. K. GEORGIJEVIĆ : *Hrvatska književnost od XVI do XVIII stoljeća u Sjevemoj Hrvatskoj i Bosni*, Zagreb, 1969, pp. 75-85.
70. V. DUKAT : *Sladki nas kaj. Ogledi iz stare kajkavske književnosti*. (Tekstovi i pregledi, sv. 7), Zagreb, 1944, pp. 38-57.
71. Pr. MATVEJEVIĆ : *Razgovori s Miroslavom Krležom*, Zagreb, 1971, p. 204.
72. Pr. GEORGIJEVIĆ : *op. cit.*, sous note 69, pp. 218-227.
73. K. FIRINGER : *op. cit.*, sous note 25, p. 349.
74. Pr. GEORGIJEVIĆ : *op. cit.*, sous note 69, p. 227.
75. B. RUŠINSKY : *Trnavská univerzita v službe unionistickej idey*. In : *Pamiatke trnavskej univerzity*. pp. 241-257.
76. D. CYŽEVŠKYJ : *Istorija ukrajinskoj literatury*. Knyžka druha : IV. Renesans ta reformacija, V. Barok, Praha, 1942, p. 129.
77. M. PAVIĆ : *Istorija srpske književnosti baroknogo doba (XVII i XVIII vek)*, Beograd, 1970, p. 262.
78. J. MISIANIK : *Antológia staršej slovenskej literatúry*, Bratislava, 1964, pp. 550-560.
79. R. BRTÁN : *Artizmus a manierizmus v barokovej poézii*. In : « *Litteraria XIII. Literárny barok* », Bratislava, 1971, p. 112.
80. *A magyar irodalom története 1600-tól 1772-ig* (Histoire de la littérature hongroise de 1600 à 1772). Sous la direction de T. KLANICZAY, Budapest, 1964, p. 529.
81. L. AMADE : *Panegyricus D. Ignatio Patriarchae inter adversa forti Societatis JESU fundatori dictus*, Trnaviae, 1723.
82. *Op. cit.* sous note 80, pp. 536-537.
83. *Idem*, p. 538.
84. M. BATLLORI : *Gracián y el Barocco*, Roma, 1958, p. 88.
85. *Idem*, pp. 73-76.